

1961 - La 2^e brigade de l'Emia aux ordres du capitaine de Boissoudy sur le Marchfeld de l'ancienne École.



1961 - Le chef de bataillon Verguet commandant l'Emia et la petite garde (EOA Bretez). L'officier général le plus à gauche est le général Craplet, commandant les Écoles.



HISTOIRE

L'EMIA IL Y A 50 ANS, DES DÉBUTS DIFFICILES

La journée commémorative du cinquantenaire de l'École militaire interarmes, qui s'est déroulée à Paris, le 14 mai 2011, et au cours de laquelle Monsieur Gérard Longuet, ministre de la Défense, a remis la croix de chevalier de la Légion d'honneur au drapeau de l'école, s'est déroulée avec faste et a connu un succès mérité.

Elle a rappelé à tous le chemin parcouru. Elle a montré que l'EMIA avait désormais acquis ses lettres de noblesse, qu'elle était une école reconnue dont notre armée de Terre peut aujourd'hui s'enorgueillir.

Mais, pour les anciens de la 1^{re} promotion (« Cne Bourgin »), dont quatre représentants étaient présents à cette commémoration, ce cinquantenaire a rappelé aussi que les débuts furent difficiles. Les premiers candidats, persuadés et heureux de suivre la même filière que leurs anciens, furent en fait victimes d'une chausse-trappe !

Souvenons-nous.

Deux ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale et jusqu'en 1961 (promotion « Jeanpierre »), c'est à dire pendant une quinzaine d'années correspondant grosso modo à la période des guerres d'Indochine et d'Algérie, il n'y eut qu'une seule et même école de formation des officiers d'active, à savoir l'École spéciale militaire interarmes de Saint-Cyr-Coëtquidan (héritière de l'EMIA de Cherchell), où rentraient des candidats issus :

- soit du concours direct (c'est à dire des corniches civiles et militaires),
- soit du concours corps de troupe (c'est à dire du peloton préparatoire à l'École spéciale militaire interarmes (PPESMIA) de Strasbourg, qui regroupait des sous-officiers d'active sergent, sergent-chef, adjudant et des officiers de réserve).

Les premiers suivaient un cursus de deux ans ; ils intégraient à leur arrivée le 3^e bataillon et passaient en deuxième année au 1^{er} bataillon. Les seconds, ne faisant qu'une année, intégraient directement le 2^e bataillon et l'on considérait alors que leur infériorité en instruction générale était compensée par leur expérience militaire.

Ce système, dit de « l'amalgame », voulu par le général de Lattre de Tassigny après la Seconde Guerre mondiale, faisait

de tous ces candidats, quelle que soit leur origine, des Saint-Cyriens à part entière, portant le même uniforme, ayant un même drapeau et le même nom de promotion (les 1^{er} et 2^e bataillons sortaient en effet la même année avec le même nom de promo).

Tous se retrouvaient d'ailleurs sur un même plan, l'année suivante, en école d'application. Par la suite, pour les uns comme pour les autres, c'était le mérite et la réussite aux concours de l'enseignement militaire supérieur qui prévalaient pour l'avancement.

En septembre 1961, ce système qui donnait apparemment toute satisfaction fut brusquement battu en brèche et remis en cause par une décision de commandement restée toujours un peu mystérieuse, mais vraisemblablement prise sous pression de certains lobbys nostalgiques d'un passé révolu.

À leur arrivée à Coëtquidan, les 161 candidats issus du PPESMIA et donc admis à l'ESMIA (JO du 25 août 1961 - p. 7994) furent mis au pied du mur. On leur annonça de but en blanc que l'ESMIA (c'est à dire l'école pour laquelle ils avaient postulé et passé le concours) n'existait plus et qu'elle était désormais remplacée par deux écoles distinctes : École spéciale militaire (ESM) et École militaire interarmes (EMIA).

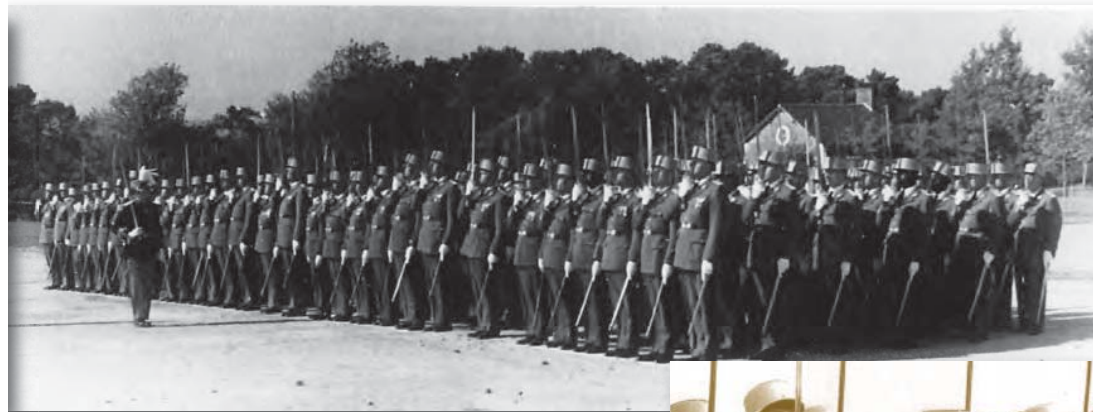
La façon pour le moins cavalière et brutale d'annoncer cette nouvelle en révolte plus d'un (y compris parmi nos camarades du concours direct - la future promotion « Vercors ») et un vent de démission collective souffla un moment sur la « Bourgin » qui ne portait pas encore ce nom de baptême.

Mais, ce qui « sauva », si l'on peut dire, cette promotion née un an plus tôt à Strasbourg, dans la période trouble du désengagement en Algérie et des attentats de l'OAS, ce qui l'empêcha d'aller jusqu'au bout de sa révolte fut curieusement son manque de cohésion du moment :

- à Strasbourg, il y avait eu les pro-Algérie française et les autres,
- à Coëtquidan, il y eut les réfractaires à cette abolition du principe de l'amalgame et les indifférents.

De sorte que la division apparue au sein du PPESMIA à Strasbourg, du fait des prises de position des uns et des autres

1961 - La 1^{ère} promotion de l'Emia (Capitaine Bourgin) sur le Marchfeld de l'ancienne école de Coëtquidan.



6 novembre 1961 : remise du drapeau de l'EMIA à la garde de la 1^{ère} promotion (Capitaine Bourgin) par M. Michel Debré, Premier ministre, sur le Marchfeld de l'ancienne école de Coëtquidan.



DR COLLECTION EMIA

au regard de la situation en Algérie, fut ainsi entretenue à Coëtquidan par cette décision aussi sournoise qu'inopportune qui, à la limite, aurait pu :

- soit être prise et annoncée en début d'année préparatoire à Strasbourg,
- soit être différée d'un an dans son application.

Car on voit bien en définitive que, plus encore que le principe de la réforme - qui de toute façon était « ficelé » et ne semblait plus devoir être remis en cause - c'est la manière et le moment choisis pour l'annoncer qui heurtèrent les esprits.

D'autant que rien n'avait été véritablement préparé à Coëtquidan pour nous recevoir dans le cadre de cette nouvelle école :

- on nous relégua d'abord à une extrémité du camp, dans de vieux baraquements désaffectés, à 50 ou 60 par chambre ;
- on nous fit percevoir un paquetage initialement prévu pour l'ESMIA, mais qui ne convenait plus à notre nouveau statut et dont il fallut rendre certains effets, notamment le « grand U » ;
- à la place de ce dernier, on nous attribua en guise de tenue de parade la très ordinaire tenue « jaspée » ;
- on déstocka à notre intention, pour les prises d'armes et exercices de défilé, de vieux lots de sabres d'adjudant d'infanterie, avec peut-être la louable volonté de nous valoriser aux yeux de nos camarades de l'ESM, qui, eux, continuaient à manœuvrer en fusil (Mas 36). Cette curieuse décision obligea d'ailleurs nos instructeurs, qui en furent également dotés, à apprendre en même temps que nous le maniement du sabre...

Bref, le moral n'y était pas et les relations entre les responsables de la promo et la hiérarchie demeurèrent longtemps assez tendues. J'en veux pour preuve l'accueil un peu frondeur réservé par les deux écoles réunies en amphî (la « Vercors » ayant fait bloc avec nous), début novembre 1961, à MM. Michel Debré (1^{er} ministre) et Pierre Messmer (ministre des armées), venus pour la remise officielle de son drapeau à l'EMIA !

Mais, l'unanimité en vue d'un recours en Conseil d'État n'ayant pas réussi à se faire (à l'époque, ce genre de revendication n'était pas vraiment dans l'air du temps), les tensions

s'atténuèrent peu à peu et les plus « remontés », vaincus par une introuvable issue, finirent par rentrer dans le rang. La raison l'emportait.

Alors, la promo créa les premières traditions de cette nouvelle école, ainsi que son insigne, œuvre de notre camarade Maurice Bunel, et son chant (« La prière »), imaginé par un autre petit co, Christian Bernachot, violoniste émérite, qui eut l'idée d'adapter le très célèbre texte de l'aspirant Zirnheld à la mélodie de la marche consulaire de Marengo.

Le 6 novembre 1961, l'EMIA recevait son drapeau des mains de Monsieur Michel Debré, 1^{er} ministre.

C'est ainsi que l'EMIA vit le jour, un peu au forceps, l'intransigeance et une certaine duplicité des décideurs du moment ayant finalement eu raison d'une promotion quelque peu désemparée après l'annonce de cette « surprenante » nouvelle et qui ne sut pas aller jusqu'au recours qui aurait peut-être pu lui être salutaire.

Comme la plupart de mes camarades, j'ai bien sûr regretté sur le moment la disparition de L'ESMIA. Mais, 50 ans après, avec le recul du temps et une certaine sagesse que confère l'ancienneté, je suis heureux de voir la façon dont l'EMIA a évolué et le niveau d'excellence auquel elle est aujourd'hui parvenue. Et si j'ai un souhait à formuler, c'est qu'elle continue à recruter des personnels de qualité et que son étoile brille encore longtemps aux côtés de celles de nos autres écoles de l'armée de Terre. ■

Colonel (h) Bertrand Churlet
secrétaire de la promotion « Capitaine Bourgin »